# LES DYSFONCTIONNANTS

Martine Berg-Candolfi

Martine Berg-Candolfi

# Les Dysfonctionnants

© Martine Berg-Candolfi, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-6680-9

Librinova

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*« Le jour, des oiseaux fantastiques volaient à travers la forêt pétrifiée et des crocodiles gemmés étincelaient tels des salamandres héraldiques sur les rives de fleuves cristallins ».*

La forêt de Cristal (1967), James Graham Ballard.

*« La puissance donc, plutôt que le pouvoir. Ma puissance de vivre et d'agir par moi-même, avec les forces qui me traversent et avec lesquelles je danse. »*

Vallée du silicium (2024), Alain Damasio.

# Aux Terriens

# PROLOGUE

C’était bientôt à son tour. Elle appréhendait le verdict mais elle était impatiente d’en finir. De quitter ce couloir sombre. De savoir ce qu’on déciderait de son sort.

Des clones de la chaise sur laquelle elle était assise étaient parfaitement alignés, comme des soldats lors d’une revue officielle. Ses fesses transpiraient à travers sa jupe légère au contact du plastique. L’air était irrespirable. Nous étions au mois d’août et la climatisation du couloir était en panne.

Étonnamment, le garde qui avait assuré son transfert depuis sa cellule de détention n’avait pas l’air d’être incommodé par cette chaleur étouffante. Pas une seule goutte de sueur ne perlait de son front, aucune auréole n’apparaissait sous ses aisselles. D’après l’horloge murale cela faisait pourtant deux heures qu’il était posté à ses côtés. Deux heures debout, sans bouger, sans émettre le moindre son, l’air parfaitement à l’aise dans l’alignement militaire des chaises. Son visage inexpressif ne trahissait aucune considération pour les autres personnes présentent dans le couloir. Il semblait totalement indifférent aux plaintes, aux échanges houleux et à toutes les expressions d’émotions facilement imaginables dans un tel lieu.

Anna en revanche avait dû mal à se détacher de son environnement. Elle avait beau essayer de se détendre en cherchant à fixer le même point imaginaire que le garde, les émotions des autres s’infiltraient dans son cerveau, se précipitaient jusqu’à son hypothalamus, comme des spermatozoïdes programmés pour féconder un ovule. Elles venaient se heurter aux siennes, en réveillaient d’autres, si puissamment qu’elles semblaient prêtes à se matérialiser.

Ce garde était forcément l’un d’entre eux. L’un de ceux qui avaient été choisis pour être améliorés, optimisés. Pour le meilleur… ou pour le pire.

Ce dont elle était convaincue en revanche c’est que ce n’était pas le cas de son avocat. Commis d’office, non seulement il semblait incompétent mais Anna avait des doutes sur son intégrité. Il était arrivé au dernier moment, arborant un bronzage insolent qui en disait long sur son manque de motivation. Contrairement au garde, d’inesthétiques et malodorantes marques de

transpiration tâchaient sa chemise en coton bon marché. Les manches relevées, la cravate dénouée, ses Ray-Ban sur le front, il était visiblement agacé de devoir passer du temps dans cet espèce de purgatoire, qui d'ordinaire humide et glacial, s'était transformé en sauna.

Mais que pouvait-elle y faire ? Elle n'avait pas les moyens de s'offrir un avocat digne de ce nom. Sa maladie lui avait fait perdre son emploi. Et son mari, un haut gradé de la Commission de Santé, l'avait fait interner, prétextant *« un dysfonctionnement mental altérant son jugement et pouvant mettre en danger la vie d'autrui »*. Il savait que si le jury penchait de son côté, ce dont il se serait assuré par quelques virements conséquents, elle serait condamnée aux travaux forcés, ou à bien pire encore.

Anna savait ce qu'elle risquait. Elle savait tout comme lui que ses aptitudes physiques, car c'était bien son corps qui était malade et non pas sa tête, ne lui permettraient pas d'assurer la cadence. Qu'adviendra-t-il alors d'elle ? Elle préférait ne pas y penser.

Lorsqu'on l'appela, elle se leva en décollant aussi discrètement que possible sa jupe de ses cuisses et franchit le seuil imposant de la salle d'audience, le garde et son avocat sur ses talons. La lourde porte en bois marqueté se referma sur eux en poussant un léger râle, comme si au passage d'Anna elle avait ressenti son désespoir. Anna s'avança vers le petit bureau destiné aux accusés et à leur avocat.

Une fois assise, le garde la délivra enfin de ses menottes, sans la quitter des yeux. Il se posta à ses côtés, comme il l'avait fait dans le couloir, mais cette fois-ci il adopta une attitude menaçante, les jambes écartées et les bras sur sa ceinture, comme pour asseoir sa virilité. Anna dû réprimer un fou rire. Apporter de la légèreté à l'insoutenable était une de ses forces. Une parade efficace contre la souffrance.

Elle tourna la tête vers le médecin psychiatre mandaté par la Cour qu'elle avait vu plusieurs fois en consultation. Elle l'aimait bien. Il avait été bienveillant avec elle. Elle ne lui en voulait pas à lui en particulier. C'est tout le système qui déraillait.

Le *Tribunal des Dysfonctionnements Mentaux et Physiques*. Il y a encore quelques années, jamais Anna n'aurait imaginé que cela puisse un jour exister. L'époque où les patients inaptes à exercer une fonction dans la société recevaient

une compensation financière étaient révolue. L'eugénisme régnait à présent en maître. Toute personne, enfant ou adulte, présentant une anomalie était écartée de la société, exploitée, déshumanisée, certaines d'entre elles disparaissant de manière étrange sans laisser de traces.

Le Gouverneur, un transhumaniste notoire, en avait décidé ainsi, prétextant la survie de l'espèce humaine. Il se gardait bien de révéler le fond de sa pensée. Repousser les limites de la science sur les « meilleurs » spécimens était bien plus excitant que d'essayer de soigner ceux qui dysfonctionnaient.

Sous couvert de la surpopulation grandissante, il instaura un contrôle des naissances, pour en réalité capitaliser sur les *« super bébés »*.

Se débarrasser des faibles, étudier certains d'entre eux, expérimenter de nouvelles techniques sur les cas les plus intéressants, participait à sa quête de la perfection et de l'immortalité. Laisser les *Dysfonctionnants* sans ressources lui permettait de détourner les fonds nécessaires pour faire avancer la recherche.

En s'appliquant à mettre en avant les bienfaits de l'évolution humaine, il se défendait de vouloir créer une nouvelle race d'Hommes augmentés.

C'était pourtant la réalité. La rue se dépeuplait peu à peu de ses infirmes. On y croisait de moins en moins de personnes en fauteuil roulant, de personnes déblatérant contre elles-mêmes, de personnes même tout simplement prises d'une quinte de toux. Tout le monde paraissait en bonne santé et arborait un sourire de satisfaction.

Il était aussi de plus en plus rare d'entendre la sirène d'une ambulance, conséquence directe de la loi portant sur la restriction de l'assistance aux blessés, les soins n'étant désormais réservés qu'au cas les moins graves.

Pendant que les hôpitaux publics se vidaient de leurs patients, les avis d'expulsion envoyés aux familles, pour ceux qui avaient la chance d'en avoir une, ciblant chaque jour davantage une population affaiblie et sans défense, les cliniques privées florissaient.

Mais celles-ci n'offraient plus le même service qu'avant. Rien à redire sur le niveau des prestations. Celles-ci étaient toujours haut de gamme. En revanche plus aucun malade n'en franchissait le seuil. Vous n'entendiez plus le moindre cri. Plus aucune personne éplorée n'arpentait les couloirs. L'effervescence qui régnait habituellement dans ce genre d'établissement avait fait place à un silence

pesant.

Les panneaux de signalisation indiquant les Urgences, ainsi que le traçage au sol, avaient disparu. D'ailleurs les noms de tous les services avaient également disparu. Ils avaient tous été remplacés par des noms d'organes. Car il n'était plus question de maladies à guérir mais d'optimiser le fonctionnement d'organes en bonne santé.

Tout était donc programmé à présent. Une fois sélectionné, vous deviez vous rendre à la clinique figurant sur votre convocation, à la date et à l'heure indiquées.

Mais si par malheur vous vous trouvez dans l'autre catégorie, si vous souffrez d'une malformation, d'une maladie chronique ou d'une quelconque déficience physique ou mentale, vous serez mis au rebut sans aucune considération.

# CHAPITRE 1
## *LA CONVOCATION*

Nous étions en juin, à quelques jours du solstice d'été. Le soleil s'attardait dans le ciel, pendant que le crépuscule patientait dans les coulisses. La journée avait été chaude. Très chaude même. L'astre rougeoyant, à peine voilé par un filet de nuages, tremblait à l'horizon, comme sous le coup d'un rappel à l'ordre.

Achille n'aimait pas ce moment de la journée. Achille n'aimait pas le changement. Il faisait les cents pas dans le salon, et en un tic nerveux passait régulièrement sa main dans ses cheveux.

Mais ce n'était pas le fait d'être entre chien et loup qui le mettait dans cet état. S'il n'y avait pas eu cette lettre, il aurait calmé son anxiété comme il avait l'habitude de le faire, en se lovant dans son lit, la tête sous sa couverture, relisant pour la nième fois le livre d'anatomie de son grand-père, la luminosité de sa lampe frontale réglée au maximum.

Sa scolarité et son comportement avaient toujours été exemplaires. Alors pourquoi était-il convoqué avec ses parents par le directeur de son lycée ?

Il avait beau passer en revue les épisodes les plus marquants de ces derniers jours, rien d'après lui ne méritait une attention particulière. Certes il avait été surpris une fois de plus par son professeur de Mathématiques en train de rêvasser, mais celui-ci savait comme tout le monde que ce n'était pas par manque d'intérêt. Pendant que la plupart de ses camarades fixaient le tableau noir avec un air concentré, s'appliquant à résoudre une équation, Achille regardait par la fenêtre. Il avait déjà la réponse.

Achille était différent de ses camarades, et il le savait. Il avait été diagnostiqué Asperger à l'âge de dix ans. Seule son allure était celle d'un adolescent de son âge. Un jean, un tee-shirt, des baskets et un casque audio autour du cou. Il était de taille moyenne, avait les cheveux courts et bruns, en harmonie avec ses yeux irisés de vert. Il avait toujours l'air préoccupé car son cerveau était en permanence en ébullition, occupé à absorber tout ce qui se passe autour de lui.

Le rendez-vous avait été fixé au lendemain, après les cours. Ses parents devaient le rejoindre. Il détestait ça. Devoir discuter. Devoir regarder la personne